

« *Gretchen am Spinnrade* »

(Marguerite au rouet)

Refrain

Mon repos s'est enfui, mon cœur est
lourd

Je ne le retrouverai plus, jamais plus.

1^{er} couplet

Lorsqu'il n'est pas auprès de moi le
monde entier

Me semble une tombe et me paraît
empoisonné

Ma pauvre tête s'égare

Mon pauvre esprit se brise

Refrain

2^{ème} couplet

Pour lui seul je regarde à la fenêtre

Pour lui seul je sors de la maison

Sa fière allure, son noble maintien

Sa bouche souriante, le charme de ses
yeux

Et ses paroles qui m'ensorcellent

La caresse de sa main et ah ! Son baiser !

Refrain

3^{ème} couplet

Mon cœur soupire après lui

Ah ! que ne puis-je le saisir et le retenir,

Et l'embrasser autant que je le voudrais

Même si sous ses baisers je devais
mourir !

Coda

Mon repos s'est enfui, mon cœur est
lourd

« *Erlkoenig* » (Le Roi des Aulnes)

Le Narrateur : Qui chevauche si tard à
travers la nuit et le vent ?

C'est un père avec son enfant.

Il porte l'enfant dans ses bras, il le tient
ferme, il le réchauffe.

Le père : « Mon fils, pourquoi cette peur,
pourquoi te cacher ainsi le visage ?

L'enfant : Mon père, ne vois-tu pas le roi
des Aulnes,

Le roi des Aulnes, avec sa couronne et
ses longs cheveux ?

Le père : Mon fils, c'est le brouillard qui
traîne.

Le roi des Aulnes : Viens, mon cher
enfant, viens avec moi !

Nous jouerons ensemble à de si jolis
jeux ! Maintes fleurs émaillées brillent
sur la rive ;

Ma mère a maintes robes d'or.

L'enfant : mon père, mon père,
n'entends-tu pas
ce que le roi des Aulnes doucement me
promet ?

Le père : mon fils sois tranquille, reste
tranquille : c'est le vent qui murmure
dans les feuilles sèches.

Le roi des Aulnes : gentil enfant, veux-tu
me suivre ?

Mes filles auront grand soin de toi,
Mes filles mènent la danse nocturne.

Elles te berceront, elles t'endormiront, à
leur danse, à leur chant.

L'enfant : Mon père, mon père, ne vois-
tu pas là-bas les filles du roi des aulnes
en ce lieu sombre ?

Le père : Mon fils, mon fils, je le vois
bien : ce sont de vieux saules qui te
paraissent grisâtres.

Le roi des Aulnes : Je t'aime, ta beauté
me charme et, si tu ne veux pas céder,
j'userai de violence.

L'enfant : Mon père, mon père, voilà
qu'il me saisit !

Le roi des Aulnes m'a fait mal ! »

Le narrateur : Le père frémit, il presse
son cheval, il tient dans ses bras l'enfant
qui gémit.

Il arrive devant sa maison avec peine,
avec angoisse ...

Dans ses bras, l'enfant est mort.

« *An die Musik* » D 547 (Ode à la musique)

O toi, Art tout de noblesse,
que de fois, en ces tristes heures où la vie
resserrait son étau,
m'as-tu réchauffé le cœur, m'as-tu
transporté dans un monde plus clément!
Souvent, un soupir échappé de ta harpe,
un doux accord céleste
m'a ouvert d'autres cieux. O toi, Art tout
de noblesse, sois en remercié !

« *Die Nebensonnen* » (Les soleils imaginaires) extraits du « Voyage d'hiver »

« J'ai vu trois soleils dans le ciel, je les ai
longuement et fixement regardés.

Et eux aussi se tenaient là, comme s'ils ne
voulaient pas me quitter.

Las, vous n'êtes pas mes soleils ! Allez
donc regarder les visages des autres !

Oui, récemment j'en avais aussi trois,
mais à présent les deux plus beaux sont
couchés.

Puisse le troisième les suivre en bas !
Dans l'obscurité, je me sentirai mieux ».

« *Die Leierman* » (Le joueur de vielle)

extrait du « Voyage d'hiver » D 911

Là-bas derrière le village se tient un
joueur de vielle. Et de ses doigts gourds,
il tourne ce qu'il peut,

Pieds nus sur la glace, il chancelle de-ci
de-là et sa petite écuelle reste toujours
vide.

Nul ne veut l'entendre, nul ne le regarde
et les chiens grognent autour du vieil
homme.

Et il laisse aller tout cela à son gré, il
tourne et sa vielle n'est jamais muette.

Étrange vieillard, dois-je aller avec toi ?
Veux-tu pour mes *Lieder* tourner ta
vielle ? »

« *Stänchen* » (Sérénade extraite du
« Chant du cygne »).

À travers la nuit s'élève tout bas vers toi
la supplique de mes chants;
Ô ma mie, descends donc me rejoindre
dans la paix du bosquet !

Entends-tu les rossignols? Hélas! Voici
qu'ils t'implorent,
Qu'ils t'adressent en mon nom la douce
plainte de leur mélodie.

Ils savent ce qu'est l'ardeur, connaissent
le mal d'amour
et de leur timbre argentin touchent
chaque tendre cœur.

Que ton cœur s'émeuve de même, Ô ma
mie, écoute-moi!
Je t'attends avec fièvre! Viens, comble-
moi!

